

Collection

« L'âge et la vie – Prendre soin
des personnes âgées... et des autres »

dirigée par Michel Billé, Christian Gallopin
et José Polard

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

La lumière noire
du suicide

Didier Martz a publié

La tyrannie de bien vieillir,
avec Michel Billé, Éditions Le bord de l'eau, 2010

Alzheimer : vous avez dit démence ?
(sous sa direction), Éditions Le bord de l'eau, 2006

Vous avez dit euthanasie ?
(sous sa direction), Éditions Le bord de l'eau, 2003

Hélène Genet
Didier Martz

La lumière noire du suicide

L'âge et la vie
Prendre soin des personnes âgées... et des autres

 érès

Conception de la couverture:
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014
ME - ISBN PDF: 978-2-7492-3368-0
Première édition © Éditions érès, 2012
33, avenue Marcel Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Note des directeurs de collection.....	7
Préambule	11
INTRODUCTION	
LES SUICIDES ET LE SUICIDE	15
<i>Les enjeux du suicide</i>	
Platon, Apologie de Socrate	30
SUICIDE ET CULPABILITÉ	
37	
De la condamnation chrétienne au tableau psychique	37
La prévention et ses leurres	48
Les effets troubles du suicide	55
<i>L'autopunition</i>	
Jean Racine, Phèdre	60

SUICIDE ET SOCIÉTÉ.....	65
Le suicide au travail : responsabilité et démission politiques.....	65
Un sacrifice nécessaire ?	76
Images du corps, images de la mort	89
 <i>La passion amoureuse</i>	
<i>Ovide, « Pyrame et Thisbé »</i>	100
 SUICIDE ET DROIT	
Quand la loi s'en mêle	107
La question de la responsabilité morale	116
 <i>Le suicide mélancolique</i>	
<i>Guy de Maupassant, « Suicides »</i>	121
 SUICIDE ET LIBERTÉ.....	
Entre héroïsme et lâcheté	127
Le choix en question	136
Le suicide, figure de la liberté	142
L'angoisse du sens	148
 <i>« Être ou ne pas être... »</i>	
<i>William Shakespeare, Hamlet</i>	155
 CONCLUSION	
LA LUMIÈRE NOIRE DU SUICIDE.....	161

Note des directeurs de collection

Il n'existe pas, sans doute, d'acte plus difficile à comprendre que le suicide. Quel que soit l'âge de celui qui meurt, quelles que soient les causes explicites ou secrètes de la mort qu'il se donne, quelle que soit la manière dont il se donne la mort, le suicide reste, pour ceux qui y sont confrontés, un acte dont le caractère définitif, irréversible, total, le rend insaisissable. Nous essayons de comprendre mais le suicide, finalement, résiste à notre tentative, à notre interprétation ; il nous échappe, reste mystérieux.

Presque toujours, nos contemporains mettent en avant le suicide des jeunes, enfants ou adolescents, jeunes gens, tant la mort forcément anticipée de ceux que nous aimons nous atteint, nous meurtrit. D'autres suicides, spectaculaires, mis en scène parfois, médiatisés en tous cas, « mis en ligne » même, occupent les ondes, les unes de la presse et de la télévision et, de ce fait, font écran, nous empêchant de voir ou nous permettant de ne pas voir d'autres suicides, plus « communs » en apparence,

mais non moins sidérants : ceux de nos contemporains âgés ou très âgés, dépressifs peut-être, qui, pour quitter ce monde un peu plus vite, choisissent de se donner la mort, de se donner à la mort.

Il n'y a décidément pas d'âge pour mourir, moins encore pour mourir par suicide. Celui-ci se trouve, de ce fait, étonnamment intégré à nos vies alors même que la plupart d'entre nous voudraient, le plus souvent, en écarter la réalité et l'idée-même.

La collection « L'âge et la vie » accueille légitimement cet ouvrage qui, traitant du suicide, traite paradoxalement à la fois de l'âge, des âges, et de la vie, profondément. Réfléchir sur l'avancée en âge, c'est à la fois chercher à intégrer ce qui tente de la retarder, d'y faire provisoirement obstacle, et ce qui y met un terme, définitivement.

Aussi, prendre soin du grand âge, c'est laisser ouverte la question du suicide, parce que les plus vieux se suicident aussi et que l'idée de vouloir mourir est inhérente à la vieillesse. S'il y a un âge où la question de la mort devient prégnante, c'est bien évidemment le grand âge. Apprendre à « vivre vieux », c'est intégrer à la fois une pensée de la vie et une pensée de la mort.

C'est bien l'objectif de la collection « L'âge et la vie » : rassembler, « collecter » des éléments de réflexion pour penser la vieillesse, le grand âge, la fin de vie et la mort.

Le dialogue qui s'établit entre les auteurs, Hélène Genet et Didier Martz, nous guide avec délicatesse dans une réflexion philosophique, parfois déroutante, angoissante presque (comme peut l'être l'idée même du suicide), toujours pleine de sensibilité et d'amour pour l'homme,

soucieuse de poser et reposer sans cesse la question de ce qui fait sens dans nos vies. La référence à l'art, et en particulier à la littérature, nous permet de considérer l'acte suicidaire dans sa dimension culturelle, esthétique et nous aide à quitter la seule recherche des causes psychologiques ou psychiatriques qui expliqueraient... l'inexplicable. Le suicide est saisi dans sa complexité anthropologique, jusque dans sa portée politique : l'approche est polymorphe.

Loin d'être une apologie du suicide ou un « mode d'emploi », ce dialogue nous fait avancer de façon progressive, quasi pédagogique et douce, dans l'exploration de cette complexité, et nous invite à interroger notre condition, à travers cet acte intime et radical dont les auteurs questionnent les déterminants sociaux, culturels, économiques et politiques.

L'oxymore « lumière noire du suicide » condense l'ambivalence et la complexité de cet acte incomparable dont André Malraux a si bien formulé le paradoxe : « Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même : on ne se tue jamais que pour exister. »

Michel Billé, Christian Gallopin et José Polard

*Faute de pouvoir voir clair,
nous voulons à tout le moins
voir clairement les obscurités.*
Sigmund Freud



Édouard Manet, *Le suicidé*, 1877-1881.
Huile sur toile, 38 x 46 cm,
Fondation E.G. Bühlre, Zurich.

Chaque suicide est toujours à déchiffrer ;
non une façon de mourir parmi d'autres,
mais un choix, un acte volontaire, violent et sidérant
pour l'entourage.

Le sens d'une existence s'en trouve entièrement
retourné.

D'essence subversive, son but ultime n'est-il pas
de nous interpeller, de faire vaciller les croyances
et de remettre en jeu nos certitudes ?

Préambule

Dans un contexte social où s'enregistre un nombre toujours croissant de suicides dans les organisations (entreprises ou institutions), et où se constitue un débat politique et « éthique » sur le « suicide assisté », nous avons voulu remettre au travail les lancinantes questions de la responsabilité, de la signification et du libre choix. Cet « essai » au sens où Montaigne l'entendait, comme libre exercice de la réflexion, ne prétend nullement trancher les débats : pour ou contre le suicide, est-il lâche ou courageux, dernière manifestation d'une liberté inaliénable ou acte insensé, fléau social ?... Pour nous, il s'agissait de mettre la pensée à l'épreuve de cette question pour tenter de lutter contre les préjugés toujours tenaces et dangereux, sans doute aussi pour apprivoiser cette mort toujours possible, que nous le voulions ou non.

Ce qui est certain : le suicide, toujours, dérange. Il déstabilise l'entourage qui y est confronté, la société qui l'enregistre, la conscience humaine qui affronte cette possibilité. Pourquoi ? Parce qu'il est profondément

subversif, parce que son essence même est la négation, l'effraction, la transgression. Il nous est toujours violemment jeté à la figure. S'il est moins tabou aujourd'hui, on tente inlassablement de circonscrire le « phénomène », de le décrire, d'en réduire la signification, de lui trouver des explications et si possible des déterminations.

Nous pensons au contraire que le suicide est cet acte extrême et radical qui justement ruine toute interprétation théorique, il figure peut-être la limite, toujours violemment rappelée, de notre capacité à comprendre. Certes, il s'agit là encore de la mort et de notre impossibilité à la penser. Mais il y a plus dans le suicide : c'est un acte par lequel l'homme « se donne la mort ». C'est ce don si particulier de soi à soi qui échappe, avec la mort, à toute prise, à toute tentative scientifique, morale ou philosophique de le réduire. Nous posons pourtant qu'il est essentiel à l'existence humaine.

Ce que nous proposons : une réflexion à deux voix, parce que c'est dans le dialogue, au fil des objections et des nuances, que peu à peu s'élabore la pensée. Et puis c'est sans doute cette confrontation active qui garantit au mieux l'ouverture des voies de l'esprit, spécialement nécessaire devant cette angoissante question. En amont de notre travail, on trouvera depuis Platon de nombreux dialogues qui ont démontré les vertus pédagogiques de cette forme littéraire : souple et vivante, elle invite le lecteur à converser et à mettre ses propres idées à l'épreuve. C'est aussi dans cet esprit d'ouverture que nous avons convoqué la pensée de nombreux auteurs, philosophes, écrivains, poètes ; en cela nous suivons encore Montaigne... Nous avons enfin exploré quelques textes célèbres faisant entendre la voix de ceux qui se pré-

parent au suicide, Phèdre, Socrate, Hamlet... Ces morceaux d'anthologie figurent en fin de chapitre et viennent compléter la réflexion.

Sans craindre de nous contredire et de réfléchir dans le paradoxe, nous ne prétendons atteindre à aucune vérité. Au mieux « élargir notre mentalité » pour penser la complexité de ce geste, car comme le rappelle Hannah Arendt, comprendre « ... est une activité sans fin, qui nous permet, grâce à des modifications et des ajustements continuels, de composer avec la réalité, de nous réconcilier avec elle, et de nous efforcer de nous sentir chez nous dans le monde¹ ».

Ainsi il s'agit d'explorer cette énigme toujours recommencée, de comprendre en quoi elle nous concerne personnellement, et si chacun accepte de le faire pour soi, il sera sans doute moins besoin de lois, de prévention, de spécialistes et de tuteurs en tous genres.

1. H. Arendt, « Compréhension et politique », dans *La nature du totalitarisme* (édition posthume, Paris, Payot, 1990).

Pourquoi le suicide ?
Que veut dire le suicide ?
Le suicidé, coupable ou victime ?
À qui la faute ?
Héroïsme ou lâcheté ?
Le suicide est-il une cause ?
Est-il un problème des temps modernes ?
Y a-t-il un « profil suicidaire » ?
Des conditions favorisantes ?
Y a-t-il un engagement, une prévention possibles ?
Pourquoi voir de l'inadmissible dans le suicide
et tolérer d'autres conduites parfaitement autodestructrices ?
Affirmation ultime de la liberté individuelle ou conduite
désespérée ?
De quel droit sauver le suicidé ?
Faut-il aider à mourir ?
La mort est-elle affaire publique ou privée ?



Octave Tassaert, *Suicide*, 1852.
Musée Fabre, Montpellier.

Introduction

Les suicides et le suicide

Didier Martz – En France, plus de 11 000 suicides déclarés par an, soit un suicide toutes les 40 minutes, 160 000 tentatives : cela paraît énorme. Ces chiffres représentent plus du double du nombre de morts par accident de transport, et aussi 2 % des causes de décès. Le nombre réel de suicidés est probablement plus important encore, car ces données n'indiquent que les suicides « officiels », c'est-à-dire attestés par certificat médical, quand l'intention de mettre fin à ses jours ne fait aucun doute. Ce qui n'est pas le cas pour les personnes âgées où l'on confond « mettre fin à ses jours » et « mort naturelle », estimant que, passé un certain âge, la mort « va de soi ». S'agissant du suicide en général, les statistiques montrent aussi que la France est, avec le Japon, un des pays où le taux est le plus élevé¹. On a donc là un phénomène massif et un problème de santé publique.

1. Étude menée pour le ministère de la Santé, par la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques, n° 702, septembre 2009,

Hélène Genet – Et il est reconnu comme tel : des actions d'information, de prévention sont régulièrement lancées. Les familles, les associations, les institutions sont mobilisées. Des structures d'écoute ont été créées sur tout le territoire, des médecins, psychiatres, psychanalystes se sont emparés de cette question ; il y a même des journées nationales consacrées au suicide.

DM – Pourtant, malgré cette mobilisation, les chiffres sont immuables. Durkheim, pionnier des études modernes sur le suicide, signalait déjà que l'invariabilité du taux « est même plus grande que celle des principaux phénomènes démographiques² ». Que se passe-t-il ? La prévention serait-elle vaine ? Aborde-t-on mal le problème ? Faudrait-il se résigner ? Je vois mal comment admettre un acte aussi violent et radical, celui par lequel on se supprime soi-même ! N'est-ce pas toujours un attentat, une sorte de crime ?

HG – C'est en effet ce que semble dire le mot : « suicide » vient du latin *sui* (soi) et *caedere* (frapper, abattre, et même : massacrer, immoler) ; c'est le fait de s'auto-détruire. La médecine a forgé un équivalent sur les racines grecques : « autolyse » (*auto*, soi-même, *lisis*, destruction). Mais attention : cette approche étymologique a souvent conduit, dans notre culture judéo-chrétienne, à l'idée de meurtre contre soi qui déjà interprète le fait suicidaire ; il n'est pas du tout sûr que l'on puisse parler d'« autocrime ». Ainsi la définition même de cet acte est d'emblée connotée et ouvre le débat.

portant sur l'année 2006. Voir aussi les statistiques de l'INSERM : CépiDc (Centre d'épidémiologie sur les causes médicales de décès).

2. É. Durkheim (1897), *Le suicide*, Paris, PUF, 1930.

DM – Et nous allons nous heurter à une difficulté à parler du suicide sans définition préalable qui permettrait de nous entendre. Cette définition n'en serait pas une qui renverrait tout un chacun à son jugement, à son expérience, à son passé, à sa subjectivité. Le travail philosophique cherche au contraire à établir une permanence conceptuelle et universelle, car le but est de fonder une morale ; l'opinion de chacun, ça n'est que du sable !

HG – Mais c'est souvent l'approche psychologique qui se donne en premier à nous. Ce que l'on dit du suicide (lâche ou courageux, évitable ou tabou, compréhensible ou non...) s'enracine dans notre expérience, directe ou indirecte, qui se formule en énoncés subjectifs et n'est pas vraiment mise en question. De surcroît, le suicide est un fait trop violent pour ne pas être englué dans des projections affectives. Il nous implique à des degrés divers par un souci, une vigilance, une appréhension, une douleur, une urgence.

DM – Et on se contente souvent d'une telle approche : beaucoup s'y arrêtent et trouvent auprès des psychologues ou des médecins des réponses bien rodées aux problèmes posés par cette épreuve. Elles sont utiles, certes, mais comment s'y tenir ? et pourquoi s'y tenir ? Le suicide n'est certainement pas qu'une question de vécu et de santé publique.

HG – Quelle serait alors la voie d'une réflexion philosophique sur le suicide ? Dans quel but ? Pour toucher à quoi de fondamental ?

DM – Parce qu'elle est décision intime de briser là une existence, cette expérience cruciale peut nous éclairer sur les enjeux profonds de la vie humaine, sur notre destin

d'êtres mortels, mais désirants et parlants. Elle offre peut-être une des clés de notre condition, et réactive de manière pressante l'éternelle question du sens. En tous cas, la perspective du suicide est sans doute le moyen de réduire l'appréhension inquiète, voire angoissée, de la mort. À travers lui, deux problèmes sont à révéler qui sont aussi deux versants d'une même question : le problème de la mort ou comment apprendre à mourir, à ne plus avoir peur de la mort, à avoir une belle mort (Épicure) ; le problème de la vie ou comment apprendre à vivre véritablement, cesser de perdre sa vie (Sénèque).

HG – Revenons donc à l'effort de définition. Émile Durkheim le premier a cherché à délimiter rigoureusement la notion : « On appelle suicide tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat³. » Cette définition qui repose sur la décision englobe les suicides sacrificiels (même si la mort est donnée par autrui) ou les suicides passifs (par exemple par refus de s'alimenter) ; en somme, il suffit, dans une situation donnée, d'avoir conscience de la conséquence mortelle de son acte.

DM – Quoique large, cette définition semble exclure les suicides « ratés » et requalifiés en « tentatives », les suicides d'animaux, les para-suicides où l'on a joué avec la mort en pensant pouvoir l'éviter, ainsi que le suicide psychotique. Pourtant, dans ces configurations, il y a bien soit volonté de mourir, soit mort auto-infligée ; idem dans les conduites addictives, chez ceux qui négligent de se soigner, ou se surmènent : à long terme, et de façon à

3. *Ibid.*

peine voilée, une mort certaine, sauf qu'elle ne résulte pas d'un acte unique.

HG – Eh oui ! Malgré l'effort scientifique pour cerner cet acte, on voit tout de suite que les frontières sont floues, et surtout que le suicide ne peut être repéré indépendamment de l'intention qui le porte ; or celle-ci est toujours difficile à établir, sujette à caution comme on dit.

DM – Tu veux dire qu'il y a une part d'interprétation ?

HG – Et d'indécision !

DM – Dans ces conditions, ne pourrait-on pas même considérer que toute mort est un suicide qui ne dit pas son nom ? En tout cas, c'est précisément cette part d'indécidable qui justifie la prévention : il s'agit de devancer la volonté suicidaire, et de « ratisser large » ; c'est aussi ce flou que doit prendre en compte le débat actuel sur le « suicide assisté » ; c'est là enfin que se niche la culpabilité de l'entourage ou la responsabilité éventuelle d'autrui.

HG – Paul-Louis Landsberg propose une définition plus restreinte qui fait du désir morbide un trait distinctif : « L'acte par lequel un être humain crée volontairement ce qu'il croit être une cause efficiente et suffisante de sa propre mort⁴. » Cette fois, c'est la volonté de mettre fin à ses jours qui est soulignée, ce qui semble exclure les martyres, les suicides d'honneur ou certains suicides sacrificiels, quand la mort n'est pas voulue en tant que telle. Mais y a-t-il un seul cas de suicide où l'on ne cherche que la mort ?

4. P.-L. Landsberg (1946), *Le problème moral du suicide*, Paris, Le Seuil, 1951.